

Extrait du El Correo

<http://www.elcorreo.eu.org/Les-ideologues-d-HitlerLe-racisme-etasunien-qui-a-germe-dans-Mein-Kampf>

# **Les idéologues d'HitlerLe racisme étasunien qui a germé dans « Mein Kampf »**

- Empire et Résistance - « Gringoland » (USA) -

Date de mise en ligne : jeudi 2 juillet 2020

## **Description :**

Les idéologues d'Hitler. Le racisme étasunien qui a germé dans « Mein Kampf »(...) Jorge Majfud

---

**Copyright © El Correo - Tous droits réservés**

---

**« Si vous êtes blond, vous appartenez aux meilleurs gens de ce monde. Mais tout prendra fin avec vous. Vos ancêtres ont commis le péché de se mêler aux races inférieures du sud. En conséquence, les meilleures qualités des blonds, appartenant au créateur de la meilleure culture, ont été corrompues, surtout ici aux États-Unis ».**

C'est ainsi que le *New York Times* commence son article vedette du 22 octobre 1916 basé sur le nouveau livre de [Madison Grant](#), « *The Passing of the Great Race* » (La fin de la Grande Race) qui, « en termes beaucoup plus scientifiques », met en garde contre la fin de la race blonde aux mains des blancs aux cheveux châtain et pire, de ceux aux cheveux châtain et à la peau obscure. Selon l'auteur, le problème des Nordiques était qu'ils ne jouissaient pas du froid et préféraient la chaleur et la chaleur ensoleillée du sud, mais ils ne pouvaient subsister dans ces régions tropicales en tant que propriétaires fonciers sans avoir à les travailler. Les habitants de l'Inde parlent la langue aryenne mais leur sang a perdu la qualité de vainqueur. L'auteur, dans l'une de ses conclusions les plus modérées, découvre que la solution réside dans les pratiques passées. « Aucune conquête ne peut être complète si les races inférieures ne sont pas exterminées et si les vainqueurs amènent leurs femmes avec eux ... Pour ces raisons, les pays au sud de la ceinture noire des États-Unis, et même les États au sud du Mississippi doivent être abandonnés, c'est-à-dire libres, laissés au sort des noirs. »

Les idées de supériorité de la race blanche pour expliquer et justifier l'impérialisme moderne étaient monnaie courante au XIXe siècle des deux côtés de l'Atlantique, des générations avant l'apparition de l'excuse du communisme. Aux États-Unis, des justifications scientifiques étaient nécessaires pour maintenir sa grande population noire (d'abord comme esclaves, puis comme citoyens ségrégués) à la place supposée légitime selon les règles de l'ordre, de la civilisation et du progrès.

Au fur et à mesure que le XXe siècle avançait, les mémorandums et les rapports de différents politiciens, sénateurs et ambassadeurs perpétuaient cette tradition. Le chef pour l'Amérique Latine et éventuel ambassadeur, Francis White, a pendant des décennies rédigé des rapports et donné des conférences aux futurs diplomates expliquant que « à quelques exceptions près, les gouvernements d'Amérique Latine, en particulier ceux des tropiques, ont très peu de sang blanc pur et beaucoup de malhonnêteté ». Pour White, l'Équateur était un pays rétrograde parce qu'il n'y avait « que 5% de sang blanc ; les autres sont des Indiens ou des métis ». Son conseil aux futurs consuls et ambassadeurs qui l'écoutaient lors d'une conférence en 1922 était : si vous avez affaire à un pays d'Indiens, sachez que « la stabilité politique est directement proportionnelle au nombre de blancs purs que possède ce pays ».

Selon Grant, et selon beaucoup d'autres, la race blanche a survécu au Canada, en Argentine et en Australie grâce au fait qu'elle a exterminé les races indigènes. Si la race supérieure n'extermine pas l'inférieur, l'inférieur l'emportera. « L'Amérique a longtemps bénéficié de l'immigration de la race nordique, mais malheureusement, ces derniers temps, elle a également accueilli des personnes issues des races faibles et corrompues du sud de l'Europe. Ces nouveaux immigrants parlent désormais la langue de la race nordique, portent les mêmes vêtements, ont volé leurs noms et commencent même à profiter de nos femmes, même s'ils comprennent à peine notre religion et nos idées. »

*La fin de la Grande Race* n'est pas devenu un *best-seller* immédiat, mais oui un des classiques du racisme scientifique du XXe siècle qui trouvera un écho facile dans les élites économiques et dans leurs pauvres aspirants blancs. Parmi ses lecteurs avides, on compte Theodore Roosevelt et Henry Ford, futur admirateur et collaborateur d'Adolf Hitler, qu'il recommandera. Le *Boston Transcript* affichera que tous les penseurs (c'est-à-dire les blancs) devraient le lire. Le livre a eu un fort impact sur la classe dirigeante et a aidé à définir les catégories que les élus ont ensuite utilisées pour rédiger des lois sur l'immigration aux États-Unis en 1924 : la race nordique est au-dessus, les juifs, les espagnols, les italiens et les irlandais en dessous et, plus bas, tout le reste d'apparence sombre. D'après

l'auteur, « Les capacités intellectuelles des races varient en fonction des aspects physiques de chacune ... Il a fallu cinquante ans aux Américains pour comprendre que parler anglais, porter de bons vêtements, aller à l'école et à l'église ne transforme pas un noir en blanc ». L'auteur ne précise pas si les racistes des races supérieures ne sont pas les exceptions inévitables à la règle, car il est bien connu que les Blancs ont également des membres avec un retard mental aigu qui, pour des raisons évidentes, ne se considèrent pas comme tels et ils sont les premiers à adopter cette théorie de la supériorité par association qui ne requiert pas de mérite individuel.

Quelques années plus tard, en 1924, de l'autre côté de l'Atlantique, un soldat dans sa cellule nommé Adolf Hitler lira avec passion le livre de Madison Grant et commencera à écrire *Main Kampf* [Mon combat]. Hitler reconnaîtra *Le passage de la grande course* comme sa bible. Quand Hitler devient le chef de l'Allemagne nazie, son ministre de la propagande, Joseph Goebbels, lira avec la même passion le livre « [Propaganda](#) : Comment manipuler l'opinion en démocratie », du juif étasunien, double neveu de Sigmund Freud, [Edward Bernays](#) [1]. Bernays n'inventera pas les *fausses nouvelles* mais les élèvera à la catégorie de la science. Contrairement à son oncle Freud, il prouva qu'il voyait juste, quand en 1954, à la demande de la CIA, il réussit à faire croire au monde que le nouveau président du Guatemala n'était pas démocrate mais communiste. À la suite de cette manipulation médiatique, des centaines de milliers de morts tapisseront le sol du Guatemala au cours des décennies suivantes.

Le soldat Adolf Hitler n'avait aucune idée radicale. Il n'était pas non plus un penseur radical, mais bien au contraire : ses idées et sa pensée étaient d'usage courant à son époque, surtout de l'autre côté de l'Atlantique. Aux États-Unis, l'idée d'une glorieuse race teutonique et aryenne menacée d'extinction par les races inférieures était monnaie courante au XIXe siècle, du *Ku Klux Klan* encagoulé aux présidents comme Theodore Roosevelt, en passant par les marines et les volontaires qui chassaient les noirs par sport, violaient leurs femmes et se sont amusés à justifier les viols comme un moyen d'améliorer la race des îles tropicales. Le nazisme a très probablement ses racines dans le sud des États-Unis, bien avant de perdre la mémoire pendant la Seconde Guerre mondiale.

Dix ans plus tard, le zoologiste de l'Université de Berkeley, [Samuel Jackson Holmes](#), proposera la stérilisation forcée des Mexicains aux États-Unis (de la même manière que 10 000 handicapés ont été stérilisés dans la seule Californie) pour résoudre le grave problème racial de la diminution de la qualité de la *race américaine*. « Les enfants des travailleurs d'aujourd'hui seront citoyens demain », a déclaré Holmes. Dans des articles ultérieurs, il réitérera l'avertissement de Theodore Roosevelt sur le « *suicide racial* » qui trouvera un écho non seulement chez les membres du Ku Klux Klan mais parmi une vaste masse de citoyens anglo-saxons, ce qui conduira, pendant la Grande Dépression, à la persécution des Mexicains et à la déportation d'un demi-million de citoyens étasuniens d'apparence métisse.

**Jorge Majfud\*** pour [Página 12](#)

[Página 12](#). Buenos Aires, 2 juillet 2020.

\* **Jorge Majfud** est Uruguayen, écrivain, architecte, docteur en philosophie pour l'Université de Géorgie et professeur de Littérature latinoaméricaine et de Pensée Hispanique dans la Jacksonville University, aux États-Unis d'Amérique. *College of Arts and Sciences, Division of Humanities*. Il est auteur des romans « [La reina de América](#) » (2001), « [La ciudad de la Luna](#) » (2009) et « [Crise](#) » (2012), entre d'autres livres de fiction et d'essai.

Traduit de l'espagnol pour [El Correo de la Diaspora](#) par : Estelle et Carlos Debiasi

[El Correo de la Diaspora](#). Paris, le 2 juillet 2020.

[\[Contrat Creative Commons\]](#)

Cette création par <http://www.elcorreo.eu.org> est mise à disposition selon les termes de la [licence Creative](#)

[Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 Unported](#). Basée sur une oeuvre de [www.elcorreo.eu.org](http://www.elcorreo.eu.org).

---

[1] « **Propaganda** : *Comment manipuler l'opinion en démocratie* » (trad. Oristelle Bonis, préf. Normand Baillargeon), Paris, Zones / La Découverte, 2007 (1re éd. 1928), 144 p. (ISBN [978-2-35522-001-2](#), OCLC 1028532930, [présentation en ligne](#) [archive], [lire en ligne](#) [archive] [PDF])